

Guillaume d'Ockham, *Somme de logique* III-1 et III-2, traduction J. Biard, C. Grellard et K.S. Ong-Van-Cung, T.E.R., Mauvezin, 2003.

Cette première traduction française des parties III-1 et III-2 de la *Summa Logicae* de Guillaume d'Ockham doit être saluée au même titre que les parties I et II déjà traduites chez T.E.R. Le texte français est clair, précis et proche du texte latin, ce que le lecteur peut aisément vérifier grâce au texte original édité en regard.

Ce texte d'Ockham est fondamental à plusieurs égards. Ce document, écrit à la demande d'étudiants oxoniens, constitue un témoignage historique précieux, car il nous renseigne sur ce qu'était l'enseignement de la logique au XIV^e siècle en Grande-Bretagne. Mais, plus qu'un manuel de logique parmi d'autres, ce texte nous livre une version singulière de la logique dite « terministe ». Dans l'étude des discours complexes (propositions, syllogismes ou inférences), la faveur revient toujours aux propriétés des termes. En cela, la *Somme* n'est pas très originale, car c'est une tendance répandue depuis le XIII^e siècle. Cependant, si l'étude des termes joue un rôle de premier ordre, on ne retrouve pas, par exemple, ce qui faisait le plaisir des autres logiciens terministes, à savoir l'étude des *sophismata* (le paradoxe le plus connu étant le paradoxe du menteur). Si l'entreprise ockhamienne ne s'arrête pas sur le détail de ces paradoxes, c'est qu'elle veut se placer à un niveau plus général et pédagogique qui correspond à ce que Guillaume entend par le terme « logique ». L'ambition n'est autre que de fixer les règles d'une logique du discours, qui permettra aux étudiants de résoudre toutes les difficultés qu'ils peuvent rencontrer, non seulement logiques et sémantiques, mais plus généralement philosophiques et théologiques (problème des uni-

versaux, nombre des catégories, distinction de l'être et de l'essence, unicité et trinité de l'essence divine, démontrabilité des énoncés à propos de Dieu, etc.).

La particularité de cette présentation de la logique réside donc dans sa valeur didactique. Quoi de plus normal pour un manuel scolaire ? Cette remarque pourrait étonner le lecteur aventureux qui, ayant rapidement saisi la technicité de l'ouvrage, éprouvera sans doute la même aversion qu'un Rabelais à l'égard de la « scolastique ». Pourtant, malgré l'apparente froideur des distinctions arborescentes, Guillaume d'Ockham aime répéter que la logique est « une science pratique et non spéculative ». Une science – c'est-à-dire une collection d'habitus intellectuels attachés à un esprit singulier – est pratique, selon Ockham, lorsque ses conclusions portent sur nos propres opérations et nous disent comment une de ces opérations peut être effectuée, sans prescrire ou non l'opération elle-même. La seule prescription est méthodologique. Les opérations dont il est question ici sont d'abord intérieures, ce sont celles de la pensée organisée dans un langage mental (les concepts s'organisent en propositions mentales puis en raisonnements qui sont autant d'actes ou d'habitus intellectuels selon Ockham). Il ne s'agit pas de nos opérations extérieures qui méritent d'être jugées à la lumière de la *prudentia* plutôt qu'à la lumière de la logique. La connaissance pratique véhiculée par la logique consiste par exemple à savoir distinguer le vrai du faux (parties I et II) ou à savoir former une argumentation valide (III-1 et 2).

La *Somme de logique* est donc double. D'un côté, elle est descriptive, elle décrit le fonctionnement de l'esprit humain et du langage mental (même si les principes sémantiques sont le plus souvent a priori), d'un autre, elle est prescriptive, son but est toujours pratique, à la différence de la psychologie de *De anima* jugée spéculative par Ockham. Le savoir véhiculé par un syllogisme valide peut néanmoins être spéculatif. Un syllogisme démonstratif par exemple est « facteur de savoir », sa conclusion doit mener à la connaissance évidente d'une proposition nécessaire (III-2-1). Mais ce n'est pas là l'objet de la logique. La logique est instrumentale, elle s'occupe des règles et de la méthode. Elle constitue ainsi l'outil essentiel de l'analyse philosophique. Si la partie III-1 peut donner l'impression qu'il s'agit d'une science purement spéculative, ni descriptive, ni prescriptive, à la manière de certaines logiques constructivistes contemporaines, il faut attendre la partie III-2 pour saisir la portée de cette praxis.

Après avoir exposé dans les parties I et II les propriétés sémantiques des termes qui composent tout discours (signification et supposition principalement), que ce discours soit oral, écrit ou mental selon la division héritée de Boèce, puis les conditions de vérité des différents types de propositions (quantifiées, conjuguées, modales, etc.), le philosophe anglais nous présente dans cette troisième partie une étude des diffé-

rentes formes d'arguments. Ockham reprend alors à son compte les *Analytiques* d'Aristote, présentant d'abord les différentes formes de syllogismes (III-1) pour s'attacher ensuite à une forme particulière de syllogisme : la démonstration (III-2). Il reste encore à traduire les parties III-3 et III-4 qui traitent respectivement des conséquences (*consequentiae*) ou inférences, et des paralogismes (*fallaciae*), qui correspondent respectivement aux *Topiques* et aux *Réfutations sophistiques* d'Aristote.

L'enjeu des parties III-1 et III-2 n'est pas seulement de fournir les règles de validité de la démonstration, mais aussi d'en évaluer la portée. Ockham s'interroge par exemple sur le rôle de l'expérience (III-2-10) et plus généralement sur la distinction entre démonstrations *a priori* et *a posteriori* (III-2-17 à 24). À la fin de cette partie, il en vient à des questions plus directement liées aux préoccupations de l'époque. Après avoir montré qu'il n'y a pas de distinction entre l'être et l'essence (III-2-27), Guillaume s'attache à donner une méthode pour déterminer l'essence des étants naturels (III-2-28 à 41). Il apparaît alors que le *Venerabilis Inceptor* cherche à montrer, sous la forme d'un plaidoyer discret, l'utilité de la logique jusqu'aux limites de la métaphysique et de la théologie. Dans sa *lettre-préface* (partie I), Ockham écrivait ceci : « la logique est, de tous les arts, l'instrument le plus approprié, sans lequel aucune science ne peut être parfaitement connue ». Plus loin, il nous laissait à cette réflexion : « j'estime donc que l'expression courante selon laquelle la logique est un art glissant (*labilis ars est*), ne trouve crédit qu'auprès de ceux qui négligent l'étude de la sagesse ».

Aurélien Robert